

1.5

Le webzine de n'co éditions - Avril 2026
/ textes / images







Le webzine de n'co éditions - avril 2026/ textes & illustrations

sommaire

auteurs /	p.4
nouveautés / parutions	p.4-5
bernardgranjean / extraits de texte	p.6
pauldubreuil / extraits de texte	p.10
sylvainansoux / extraits de texte	p.18
jean-michelphilibert / extraits de texte	p.26
jyg illustrations	p.34

.5 auteurs

Ce nouvel auteur intègre n'co éditions.

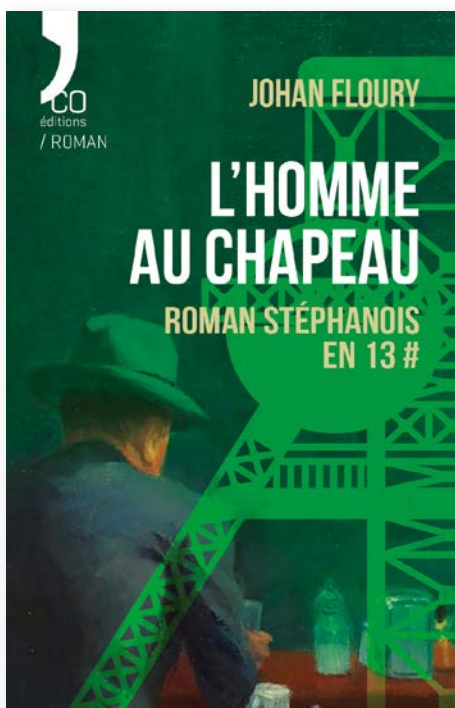
Portraits et parutions...

Toutes les parutions sont consultables sur le site www.nco-editions.fr.



Johan Floury

Enseignant de sciences, guitariste, supporter des Verts et passionné d'Histoire, Johan Floury vous entraîne dans les rues de Saint-Étienne, à la découverte de destins singuliers se prolongeant bien au-delà du point final.



ROMAN

Johan Floury

Saint-Étienne se dévoile en vert et noir

.5 nouveautés



S.F.

Jean-Michel Philibert

Les nouvelles bases du monde d'après



S.F.

Jean-Michel Philibert

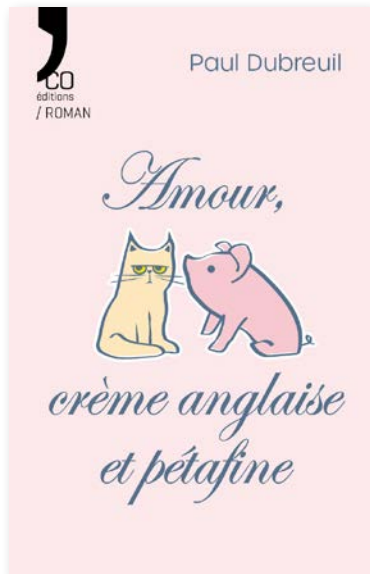
La bible de la trilogie de science-fiction Récits de l'Après-Histoire : Le Gladiateur d'Irina, Le Protecteur et Le Chamane du monde.



ROMAN NOIR

Sylvain Ansoix

Rien à perdre, rien à espérer,
No Future still alive...



ROMAN

Paul Dubreuil

L'aventure n'est pas forcément
là où on l'attend.



JEUNESSE

Martial Fiat

Les 4J et Josiane dans la
neige jusqu'au cou...



THRILLER

Marie Salvatori

Quand on perd tout,
le contrôle, la raison...



PULP HUMOUR

Bernard Granjean

Les enquêtes, c'est comme
le vélo, ça s'oublie pas...

PULP HUMOUR

Bernard Granjean

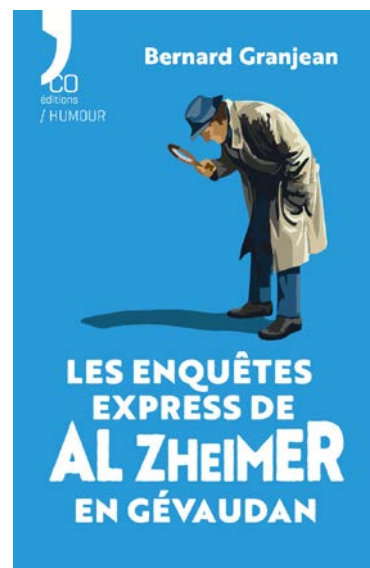
Les enquêtes express de Al Zheimer en Gévaudan

Les enquêtes, c'est comme le vélo, ça s'oublie pas...

L'ex-commissaire divisionnaire Al Zheimer a été mis à la retraite anticipée quand sa mémoire exceptionnelle a commencé à disjoncter.

De retour dans la charmante bourgade de Varjemols en Gévaudan qui l'a vu naître, il est confronté à des disparitions, au retour de la Bête et à une série de crimes dans la maison de retraite.

Malgré sa mémoire intermittente, ou peut-être grâce à elle, il mènera à bien, et à sa façon, toutes ces enquêtes délicates.



<https://www.nco-editions.fr/boutique/les-enquetes-express-de-al-zheimer-en-gevaudan.html>

Épisode I : Fait d'hiver (mardi 3 février)

Ce matin je me suis réveillé de bonne humeur, je dirais même que je pète la forme. D'habitude je fais ma toilette avant de prendre le petit déjeuner. Aujourd'hui j'innove! Je vais petit-déjeuner d'abord. Où? Sur la terrasse évidemment! Problème : il a neigé toute la nuit. En plein été? Bizarre, quoique je ne m'étonne plus de rien. Malgré tout un coup d'œil à l'éphéméride qui trône à la cuisine au-dessus du plan de travail : mardi 3 février! Oui, bon d'accord, ce n'est pas l'été, mais le temps passe si vite! J'ai un peu anticipé, on ne va pas en faire un fromage.

Ce n'est pas la grosse neige de jadis, dense et légère à la fois, mais plutôt une neige humide qui hésite entre le flocon et la goutte d'eau. Une neige qui tient maintenant que le thermomètre est descendu en dessous de zéro.

Qu'est-ce que je dis ! Le thermomètre n'est pas descendu, il est toujours accroché à un mètre cinquante du sol, à l'abri, comme il se doit. Maintenant qu'il gèle à nouveau, dirons-nous plutôt. La pelle à neige à la main, j'hésite. À mon âge est-ce bien sérieux de dépenser mon énergie pour déblayer ce que le soleil réduira en vapeur d'eau, d'un moment à l'autre?

Sur la table de la salle à manger je dégage d'un revers de main l'espace nécessaire au plateau du petit déjeuner et je retourne à la cuisine. Là, j'ai un instant de doute : qu'est-ce que je fais avec une pelle à neige devant le réfrigérateur? C'est vrai qu'il a besoin d'être dégivré mais pas à ce point. Et qu'est-ce que je fiche encore en pyjama, pas lavé? Si Marie-Caroline me voit ça va chauffer! Chauffer? Mais ça caille ici.

Pas étonnant, la fenêtre de la cuisine est restée ouverte toute la nuit. Je la referme, je mets la main sur le radiateur, il fonctionne, tout va bien. La cuisine est minuscule et dans un quart d'heure il fera suffisamment chaud pour que je puisse prendre le petit déjeuner. En attendant on passe à la toilette!

La salle de bain ? Où est la salle de bain ? La vache, elle a déplacé la salle de bain pendant la nuit et après elle dira que je perds la tête ! Ah ! Ça doit être là. L'interrupteur, où est l'interrupteur ? Il fait noir là-dedans. Ça y est, j'ai trouvé ! Avec la lumière tout s'arrange.

Bon, mais qu'est-ce que je fais à la cave moi ? Je vais toujours prendre une bouteille de Chardonnay, je ne serai pas venu pour rien. Je récupère le tire-bouchon qu'on laisse toujours là au cas où et je remonte.

« Salle de bain », voilà j'y suis ! Vérifier que la bonde du lavabo est bien en place et vider le contenu de la bouteille de Chardonnay. OK, ça suffira pour une toilette de chat. Marie-Caroline me répète à tout bout de champ qu'il faut économiser l'eau, elle sera contente.

D'abord les dents. Brosser de haut en bas puis de bas en haut puis de droite à gauche et enfin de gauche à droite. Pendant au moins trois minutes, qu'elle dit Marie-Caroline ! Les dents, quelles dents ? Les miennes, enfin la mienne, la survivante ou celles du dentier ?

Pendant que mon râtelier trempe dans le lavabo je vais faire la grosse commission. « La grosse commission ! » Ça, c'est bien une expression à la Marie-Caroline, toujours à m'infantiliser ! Elle ne peut pas dire « chier » comme tout le monde.

Voilà, c'est fait. Ne pas oublier de tirer la chasse d'eau qu'elle me serine la Ma-Ca. Faudrait savoir ce qu'elle veut, économiser l'eau ou pas ! D'abord où elle est cette chasse d'eau ? Y'a pas de chasse d'eau ?? Zut ! c'est le bidet. Alors là, elle ne va pas être contente la Marie-Caroline. Quelle idée aussi, à notre époque, d'avoir encore un bidet dans la salle de bains. À croire qu'elle fait exprès de me piéger pour pouvoir m'engueuler après : « Gros dégueulasses, vous ne pouvez pas faire attention. »

Bon, maintenant plus de conneries. Je récupère ma prothèse dentaire et je vais... Je vais... Merde ! Où je vais ? Récapitulons : je suis en pyjama, je sors de la salle de bains donc... donc ? Ça y est, je sais. Le petit déjeuner ! Pas si perdu que ça le vieux, quoique en dise Marie-Caroline !

J'ai retrouvé la cuisine sans problème, en revanche pas de Marie-Caroline. C'est pourtant elle qui prépare le petit déjeuner tous les matins. C'est écrit dans son contrat : « Assurer les tâches qui répondent aux besoins et au confort personnels de l'employeur. »

Marie-Ca, Marie-Ca !! Personne ! Inutile de m'égosiller, après tout je peux me débrouiller tout seul.

Fort de cette certitude il branche la bouilloire électrique pendant qu'il installe son bol rose marqué d'un AL majuscule noir, rehaussé d'or. Ces deux lettres, c'est tout ce qu'il lui reste de son identité première.

Au printemps 1968 il a été abandonné à la porte de l'église du petit bourg de Varjemols, enveloppé dans une couverture marquée de ces deux lettres : A L. Le brave curé qui l'a recueilli l'a baptisé Alain puis, comme il ne manquait pas d'humour l'a déclaré en mairie sous le nom de Zheimer né de père et de mère inconnus. À cette époque un vent de liberté débridée soufflait sur la France, et le secrétaire de mairie n'avait pas cru bon de s'opposer à cette fantaisie. Finalement Al avait assumé son patronyme avec humour et, par défi, avait entrepris des études de droit, spécialité qui demande une solide mémoire. Il avait fait une brillante carrière dans la police jusqu'à ce qu'il accumule les bévues et bavures en tout genre. Vu l'état exceptionnel de ses services, on se refusa à le limoger brutalement et on lui présenta sa mise à la retraite anticipée comme une récompense bien méritée.

Il est revenu à Varjemols où il possède une petite maison dans un lotissement au bord de la rivière. Par le bon vouloir du ministère, l'auxiliaire de police Marie-Caroline Labrosse est devenue auxiliaire de vie auprès de l'ex-commissaire divisionnaire Zheimer. Elle accomplit sa mission avec sérieux et aussi beaucoup de patience il faut bien l'avouer. Son absence ce matin est d'autant plus étrange !

Qu'est-ce qui pue comme ça ? On dirait qu'on brûle du plastique !

Une épaisse fumée noire qui s'échappe de la bouilloire apporte la réponse à sa question. Il se précipite, débranche l'engin à moitié fondu et le jette dans le bac à vaisselle empli d'eau froide. Ça crépite joyeusement puis une fumée blanche remplace la fumée noire. Al se réjouit de voir que grâce à ses réflexes restés intacts il avait maîtrisé facilement un début d'incendie.

Purée ! cette Marie-Ca a oublié de remplir la bouilloire après la tisane d'hier soir. C'est criminel ! Elle est où cette incendiaire ? Mais avant de me lancer n'importe comment à sa recherche il faut que je prenne le petit déjeuner. On ne fait rien de bon le ventre creux.

Bon, c'est foutu pour le thé du matin, tant pis je verse du jus d'orange dans mon bol rempli de céréales, je touille, je déguste et me voilà d'attaque pour résoudre le mystère de la disparition de mon auxiliaire de vie.

Assis à son bureau, Al se sent revivre, il est à nouveau le commissaire divisionnaire dont on admirait le flair et l'efficacité dans l'action. Il va leur montrer à ces ingrats comment on mène une enquête. D'abord, allumer une pipe. Il en choisit une en porcelaine ornée d'un paysage hollandais qu'il remplit d'un tabac de même origine dont le parfum est idéal pour stimuler les neurones. Avec son pouce il la bourre mais pas trop afin d'en faciliter le tirage. Puis il l'allume avec un vieux Zippo à ses initiales. Ce rite accompli, il cherche dans sa réserve de carnets à couverture de moleskine noire, un calepin qui soit encore vierge. Maintenant il est prêt :

D'abord, la date. Ça, je sais, je viens de regarder l'éphéméride ! Nous sommes le 3 février 2026 à... ? Si j'en crois ma montre, et pourquoi douterais-je, à 10 h 9.

Ensuite, l'objet :

Disparition inquiétante de Madame... Madame... ? Mèrda ! Comme ils disent dans le coin. Si Marie-Caroline était là elle le saurait ! Marie-Caroline ? Mais bon sang c'est... Bien sûr ! C'est elle la personne disparue. J'ai déjà retrouvé son nom, bon début !

Reprenons :

Disparition inquiétante de Madame Marie-Caroline... Marie-Caroline comment ? Pourtant je connais son nom, c'est un aptonyme, un nom de femme de ménage pour une femme de ménage quoi ! Du Balai ? Non ça, c'est le poète. Serpillière ? Torchon ? Brosse ! C'est ça : Madame Marie-Caroline Labrosse. Et voilà, un bon point de départ sur des bases solides. Maintenant, enquête de proximité.

Arrivé à la porte, Al s'arrête brusquement. La neige, il l'avait oubliée. Il prend le temps de s'équiper : trois couches de vêtements chauds mais pas trop épais, imperméable pour ce qui est du dernier. Puis des bottes à la semelle crantée. Enfin une cagoule en laine polaire rouge pour être repéré plus facilement si, par hasard, il se perdait.

Ainsi équipé, il frappe à la porte de la maison la plus proche de chez lui. Pas de réponse. Il insiste. Pas de résultats. Il sort son carnet noir et note l'heure, l'absence de réaction et le nom des propriétaires qu'il relève sur la boîte aux lettres : Madame MC Labrosse ! C'est vrai, Marie-Ca habite à côté de chez lui pour intervenir le plus rapidement possible s'il déclenche l'alarme qu'il porte jour et nuit, en sautoir sur la poitrine.

Mais oui, l'alarme ! J'aurais dû commencer par là.

Il appuie sur le bouton rouge, une sonnerie résonne longuement dans la maison silencieuse mais toujours pas de réaction. Il ébauche un demi-tour, se ravise, saisit la poignée de la porte... Elle n'est pas fermée ?

Après s'être déchaussé, autant pour ne pas faire de bruit que pour ne pas salir le plancher impeccable de la soigneuse Marie-Caroline, l'ex-commissaire entreprend la visite des lieux. C'est vite fait, la maison de plan pied se compose de trois pièces et d'une salle de bains/w.c.

Dans la chambre, le lit est impeccablement fait et dans la cuisine le lave-vaisselle est vide ainsi que l'évier et l'égouttoir.

Marie-Ca est méticuleuse mais là c'est trop. J'ai de la peine à croire qu'elle a passé la nuit et pris un petit déjeuner sans laisser aucune trace. Il faudrait savoir qui l'a vue en dernier hier soir et pour ça interroger ses proches. Mais il n'y a qu'une chambre et dans la salle de bains une seule brosse à dents. Célibataire sans enfants! Les voisins peut-être?

Il entreprend la tournée de toutes les maisons du lotissement. Vingt fois il sonne, se présente : commissaire Zheimer, et pose la même question à chaque voisin : « Avez-vous vu Madame Labrosse hier au soir ou ce matin ? » La première réaction est la même à chaque fois : « Pourquoi? Qu'est-ce qu'elle a fait ? ». Certaines commères rajoutent même que c'est pas étonnant et que ce n'est pas pour rien qu'on l'a virée de la police!

Al se dit qu'il faudra qu'il éclaire cette histoire de passé policier de son auxiliaire de vie. On aurait pu l'en informer. Mais pour l'instant il doit reconnaître que son enquête n'avance pas beaucoup.

Il faudrait interroger son employeur par exemple, elle doit bien travailler quelque part cette Madame Marie-Caroline... Marie-Caroline? Mais oui c'est moi son employeur! Sa disparition me perturbe. Ressaisis-toi Al! Quand as-tu vu Marie-Ca pour la dernière fois?

Oui, quand ai-je vu mon auxiliaire de vie hier au soir pour la dernière fois? Comme tous les jours, je suppose, après la tisane arrosée. Sympa Marie-Ca, elle m'autorise une goutte de gnole à condition de partager, avec modération, sans exagération, enfin pas trop! Alors, hier? C'est loin!

Al réfléchit, se presse le citron mais rien ne vient. Alors l'ex-commissaire se raccroche à la routine policière.

Ce témoin n'est pas fiable! La seule certitude c'est que l'auxiliaire de vie a quitté la maison de son employeur en début de soirée après avoir bu sa tisane vespérale et qu'elle n'est jamais arrivée chez elle à une trentaine de mètres de là. Une reconstitution s'impose : je vais refaire le trajet. Avec la neige, je n'ai qu'à suivre les traces.

Des traces qui le mènent d'abord jusqu'à la maison voisine, puis de maison en maison à travers le lotissement. Là, un doute lui vient.

Les pulps humoristiques, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

ROMAN

Paul Dubreuil

Amour, crème anglaise et pétafine

L'aventure n'est pas forcément là où on l'attend

À Londres, Douglas Cooper, célibataire et trader riche à millions malgré son jeune âge, est au bord du burnout.

Il veille sur son Maine coon, Mister Poops, et sur sa jeune sœur Charlotte depuis la mort de leurs parents dans un accident d'avion.

Ne supportant plus la vie londonienne, Charlotte propose à Douglas de tout changer, de partir ensemble en France et de concrétiser son rêve : ouvrir un gîte ou des chambres d'hôtes.

Banco !

Le grand bond dans l'inconnu commence lorsqu'ils décident de s'installer dans une petite ville du Nord-Isère : Saint-Jean-de-Bournay.

<https://www.nco-editions.fr/boutique/amour-creme-anglaise-et-petafine.html>



Première partie Londres

1

Introspection (début) – 18 février 2025 (première partie)

De retour chez lui, ce soir-là, Douglas décida qu'une petite séance d'introspection était nécessaire à l'entrée du week-end. Mais, avant toute chose, il fallait parer au plus pressé : nourrir Mister Poops.

C'était Jennifer qui l'avait ramené à la maison, sur un coup de tête. Son argument ? Elle en avait assez de rester seule pendant que Douglas allait s'amuser à gagner des fortunes à La City avec ses petits copains et copines traders.

Au début, Mister Poops ne s'appelait pas ainsi. Elle l'avait baptisé Fluffy, en raison de son poil long et soyeux, déjà lorsqu'il était chaton. Il n'avait pas réalisé, à l'époque, que c'était un Maine coon qui avait dû coûter une fortune. Jennifer ne négotait jamais sur ce qu'elle achetait, que ce soit les vêtements, la nourriture, ou même les voitures, et surtout lorsque ce n'était pas son argent. La dernière en date était une Jaguar XF avec laquelle elle n'avait guère roulé plus de cinq mille kilomètres avant de s'en désintéresser totalement. Ils étaient allés la voir ensemble, et il avait cédé. Il faut dire qu'il était amoureux. Ou, du moins, il croyait l'être. Il faut dire également que, lorsqu'on vit en plein centre de Londres, l'usage d'une berline de ce type est

assez limité. Le seul intérêt est qu'elle montre à tous le standing de son propriétaire, et Jennifer était très attachée au standing, en commençant par le sien.

En revanche, elle avait entièrement raison lorsqu'elle disait qu'il gagnait beaucoup d'argent. Certains de ses collègues étaient moins fortunés que lui, dans tous les sens du terme. Il était l'étoile montante, chez Carruthers et Fils. Il leur avait fait faire des profits si élevés que le vieux Carruthers, le fondateur de la firme, lui avait proposé de le prendre comme associé : on ne se sépare pas de la poule aux œufs d'or, dans ce métier. Surtout si la poule en question a un flair de limier pour tout ce qui concerne les investissements, quels qu'ils soient. Douglas s'était spécialisé dans ce qu'il appelait « le rachat déconstructif ». Il avait créé le terme de toutes pièces et, pour être parfaitement honnête, il ne voulait strictement rien dire. Mais il trouvait que ça sonnait bien. En gros, cela consistait en l'acquisition d'une société qui battait de l'aile. De préférence, il fallait qu'elle touche à plusieurs domaines différents. Puis, il se contentait de trouver des investisseurs décidés à se procurer – à prix d'or – les différentes branches de la compagnie moribonde, soit pour donner le coup de grâce à un concurrent potentiel, soit parce qu'ils y voyaient la possibilité de refaire du profit en y injectant un minimum de liquidités.

Et, pour être encore plus honnête, il ne se préoccupait pas particulièrement de l'élément humain. Ce qui arrivait aux employés des sociétés démantelées ne le concernait pas. Après tout, dès qu'on sort de chez soi, c'est la jungle. Et dans toute jungle, il y a du danger. Donc, pendant plus de dix ans, presque quinze en réalité depuis qu'il était sorti de la fac, Douglas s'était enrichi. Énormément. Au point de se rendre acquéreur d'un grand duplex qu'il avait payé comptant sur les docks de St Katharine et dont l'immense salon donnait sur la Tamise : une vue imprenable que lui enviaient tous ses collègues traders. Évidemment, c'était sans compter sur ses différents portefeuilles qui dormaient, bien à l'abri chez son banquier. En peu de temps, l'étoile montante de La City s'était constitué un patrimoine à rendre un héritier de Donald Trump jaloux. Douglas n'en était pas plus heureux pour autant.

Mais revenons à Mister Poops ex-Fluffy.

Ou plutôt, non. Commençons par Jennifer Mc Kenzie, fille unique de Sir Archibald Mc Kenzie (troisième du nom), magnat du gaz et du pétrole de la mer du Nord. Un mètre soixante-sept, cinquante-sept kilos, chevelure blond-platine et taille de guêpe sculptée par d'interminables heures passées dans les salles de sport, Jennifer, Jen pour ses amis et amants, n'avait jamais manqué de rien. C'est probablement la raison pour laquelle, très jeune, elle avait vécu dans l'ennui perpétuel. Après avoir rebondi de *boyfriend* en *boyfriend*, tous aussi nantis les uns que les autres, elle avait rencontré Douglas au cours d'une garden-party organisée par son père dans la demeure ancestrale, un manoir des Highlands qui avait la réputation d'être hanté. Il est toujours bon, pour une grande famille écossaise de prétendre avoir des ancêtres qui rôdent dans les couloirs par les nuits sans lune. Cela ajoute de la crédibilité au nom. Et en Écosse, on croit à ces choses-là. Douglas s'était donc retrouvé à cette soirée par obligation, car il était déjà plus ou moins l'ambassadeur de Carruthers auprès de ses clients, et Sir Archibald n'était pas le moins important.

Et, comme toujours, les canapés et les sandwiches au concombre avaient fait leur effet, tout autant que le Pim's¹. Jennifer sortait d'une histoire aussi douloureuse que lugubre avec l'héritier poussiéreux d'un lord du Sussex dont les seules passions étaient les chevaux et les voitures de collection. Par conséquent, elle rêvait d'exotisme. Y avait-il donc quelqu'un de

1 – Ce breuvage fut créé en 1840 par James Pimm, restaurateur londonien. La recette toujours secrète aujourd'hui est essentiellement composée d'un assemblage de gin, de plantes et de liqueur de fruits.

mieux que Douglas Cooper pour cela ? Il était issu d'une famille de roturiers : il faut entendre par là que ses parents, bien que fortunés, n'étaient nullement nobles. Par conséquent, c'était certainement l'idée de s'encanailler avec un jeune homme sorti des basses strates de la société qui avait fait pencher la balance. Pour elle, c'était le summum de l'exotisme, à l'époque.

Jennifer n'était pas une méchante fille, pourtant. Elle était juste née avec une cuillère d'argent dans la bouche, et elle s'ennuyait, voilà tout. Ce qui nous ramène à Fluffy. Jennifer était une blasée chronique, et la vie de compagne d'un trader à succès n'est pas forcément très amusante. Ni très variée. Surtout en considérant que Douglas était totalement dévoué à son patron, et à son propre compte en banque, par voie de conséquence. Ce qui fait qu'il ne prenait pas ou peu de vacances, dernièrement. Il disait qu'il ne pouvait pas se permettre de s'absenter : ses responsabilités envers son équipe étaient trop importantes. Fluffy était donc arrivé dans le paysage : ils n'avaient pas encore d'enfant, fût-il à l'état de lointain projet. Un chat ferait donc l'affaire.

Le seul problème était que Jennifer n'avait JAMAIS eu d'animal de compagnie. Des chevaux, oui, un chat ou un chien non. Pas même un hamster ou un poisson rouge. Et, aussi adorable fût-il, Fluffy avait besoin qu'on s'occupe de lui, ce qui voulait dire qu'il fallait le nourrir, le brosser, jouer avec lui... et s'assurer de nettoyer sa litière quotidiennement, car il était particulièrement productif. Un mammoth ! Outre l'odeur pestilentielle qu'il était capable de dégager, le volume quotidien était particulièrement impressionnant. Douglas l'avait donc rebaptisé, ce que Jennifer n'avait pas trouvé particulièrement amusant, et elle était partie. Pas à cause de la blague, pourtant. Elle avait tout simplement atteint une nouvelle limite et désirait passer à autre chose. Ils s'étaient séparés en bons termes et se donnaient régulièrement des nouvelles. Mais Mister Poops était resté.

Dernièrement, elle filait le parfait amour sur le yacht – et dans les bras – d'un armateur suédois, du côté des Bermudes. Douglas ne l'avait pas trop mal pris. Il n'appréciait pas plus que cela Henrik Magnussen, et le fait de le savoir, pour ainsi dire, entre les mains de Jennifer lui avait semblé être une bonne blague, à l'époque. C'était alors qu'il avait réalisé que la présence de Jennifer n'avait été qu'un interlude agréable, sans plus. En revanche, il s'était attaché à Mister Poops. Auparavant, lorsqu'il rentrait de sa journée à La City, c'était pour trouver Jennifer devant la télé, un masque au concombre – comme les sandwiches – sur le visage. Maintenant, son chat lui sautait dessus, réclamant son quota de gratouilles et le gratifiant de ronrons sonores tout en lui pétrissant l'épaule et en ravageant ses chemises au pli immaculé même en fin de journée. Bien sûr, il fallait aussi aérer l'appartement. Mais le matou le valait bien.

Évidemment, Douglas avait bien versé une larme ou deux au départ de Jennifer, mais cela n'avait pas trop duré. La vie continuait, après tout. Ou pas...

2

Déclic n° 1 – 31 décembre 2024

La fête battait son plein et le Cristal Roederer coulait à flots pour le passage à la nouvelle année organisé par Robert Carruthers au quarante et unième étage du Gherkin². Douglas n'en

² – Un des immeubles les plus célèbres de Londres. Il est surnommé ainsi à cause de sa forme qui rappelle de loin celle d'un cornichon (pour ceux qui n'ont pas mauvais esprit). Les deux derniers étages servent généralement à l'organisation d'événements privés.

était pas à sa première flûte. C'était donc graduellement qu'un sentiment de quiétude avait commencé à l'envahir. Jennifer l'avait quitté six mois auparavant, et, jusqu'à ce moment précis, il ne s'était pas rendu compte à quel point elle ne lui manquait pas. Mais alors, pas du tout!

Il aurait dû avoir des remords à cette seule pensée. N'importe quel gentleman proche de la quarantaine en aurait : après tout, il n'avait strictement rien fait pour la retenir. Leur association — c'était ainsi qu'il en était venu à considérer leur couple — n'avait été que cela. Deux personnes qui décident de passer un peu de temps ensemble. Rien n'avait été gravé dans le marbre, aucune promesse n'avait été échangée. Une union triste dans un monde grisâtre. Il y a des fusions qui fonctionnent et d'autres qui capotent. La leur entrait dans la seconde catégorie.

Il n'était pas ivre, mais il se sentait bien, à la limite de cette douce euphorie qui vous gagne lorsque vous atteignez un certain taux d'imbibition. Juste avant de parvenir au niveau de l'ébriété. Ce n'est jamais le même suivant les personnes. Vous restez lucide, mais vous planez un peu.

Le traditionnel compte à rebours avait eu lieu. *Three! Two! One! Happy New Year!*

Pour l'occasion, c'était William, l'aîné des Carruthers, qui s'était chargé du décompte, de sa voix de fausset. Douglas avait beaucoup de peine à le supporter. Il ne comprenait pas qu'un tel incompetent devienne l'héritier de la fortune colossale de sa famille, en partie du moins, étant donné qu'il avait deux frères et trois sœurs, tous plus intelligents et plus talentueux que lui. Robert et Fiona avaient bien travaillé. Toujours est-il que c'était lui qui était destiné à reprendre les rênes de la société lorsque son père déciderait de raccrocher sa musette. Douglas présumait que s'il ne l'avait pas encore fait, c'était parce qu'il se rendait compte de l'ineptitude intellectuelle de son fils.

Tous s'étaient précipités vers les baies vitrées pour contempler le spectacle du gigantesque feu d'artifice dont les explosions multicolores se reflétaient sur les eaux noires de la Tamise. Tout autour de lui, ce n'étaient que des « Oh! » et des « Ah! » émerveillés. Quant à lui, il avait du mal à s'enthousiasmer à la vue de cette débauche de couleurs, toujours les mêmes si on y pensait, aux frais des contribuables londoniens dont il faisait partie.

Douglas connaissait la valeur de l'argent. Dans son métier, c'était nécessaire. Il pensait donc que cette petite fortune aurait pu être investie dans autre chose que des fusées et des gros pétards. Et surtout, plus utilement. Il avait donc assisté au spectacle d'un air détaché.

Détaché. C'était le mot juste. Il avait eu cette expérience presque mystique de sortir de son corps pour observer tous ceux qui l'entouraient. Il avait pris conscience que Natacha — ou était-ce Nathalie? — était pendue à son bras, probablement parce qu'elle voulait lui mettre le grappin dessus. Ou peut-être était-ce parce qu'elle avait du mal à tenir sur ses jambes?

C'était une de ses jeunes collègues, récemment embauchée par William, qui était toujours à la recherche de sang neuf mais pas nécessairement compétent. Elle avait bien dix ans de moins que Douglas. À ce moment précis, il avait eu l'impression de se retrouver tout au fond de la salle, à contempler une multitude de dos qui s'agitaient au ralenti dans une sorte de brouhaha cotonneux. Natacha ou Nathalie lui avait passé les bras autour du cou et l'avait embrassé goulûment sur la bouche. Après tout, c'était le Nouvel An, n'est-ce pas? Comment pouvait-il le sentir alors qu'il était supposé être sorti de son corps? Il n'en savait rien. Il savait juste que l'haleine de la femme était chargée en Cristal Roederer.

Le regard de William en disait long, également. Un regard légèrement chassieux, porcine. Et surtout, un regard chargé d'une jalousie qui exsudait la volonté primale du mâle alpha : *chasse gardée*.

Et puis, subitement, il avait réintégré son corps et toutes ses sensations étaient revenues d'un coup, se transformant en une cacophonie de bruits et de senteurs, dont l'odeur aigrelette de la sueur de William qui s'était doucement rapproché, ainsi que celle, plus florale, de Nathalie — il s'était finalement décidé pour ce prénom —, dont le corps se faisait maintenant plus pressant contre le sien. Et ce bruit, toujours ce bruit, fort, à la limite du supportable, mélange des hurlements de joie alcoolisée des invités, et du *boom boom boom* rythmique des subwoofers qui distillaient une musique que personne n'écoutait vraiment, mais sur laquelle un grand nombre se trémoussaient. Et aussi toutes ces conversations entremêlées, dialogues de sourds parce que personne n'écoutait personne, en réalité. Entre le bruit et l'alcoolémie, c'était devenu virtuellement impossible.

William avait embarqué Nathalie. Celle-ci avait regardé Douglas en s'éloignant de lui, plus ou moins contrainte et forcée par un William bien décidé à obtenir un retour sur investissement. Douglas avait cru lire de la panique dans les yeux de la fille, un peu comme dans un mauvais film où l'héroïne est en train de se noyer. Elle tend la main vers son compagnon. Pendant un bref moment, leurs doigts se touchent, il parvient même à les agripper, puis ils se mettent à glisser, doucement, tout doucement, et il finit par les lâcher et la fille s'enfonce lentement, le regard déjà mort, laissant l'homme inconsolable. Bien entendu, la scène se déroule au ralenti : il faut faire durer le plaisir aigre-doux de la disparition pourtant anticipée mais aussi redoutée. À ce moment précis, il avait ressenti comme une pointe de remords : il aurait peut-être dû insister pour qu'elle reste avec lui.

Et c'est à cet instant qu'un éclair de lucidité, comme une épiphanie, avait traversé son esprit embrumé par le champagne.

Est-ce ainsi que ma vie va se dérouler ? Tous les jours, tous les ans pareils, jusqu'à ma retraite ?

Malgré tout, une pointe de regret l'avait assailli, alors qu'il observait les mains baladeuses de William, qui ne se gênait pas pour les laisser traîner sur la croupe rebondie et tentante, il est vrai — d'autant que la robe moulante en lamé rouge ne faisait rien pour dissimuler les courbes de la jeune femme —, de Nathalie.

À un moment donné, les pulsations des basses s'étaient tues, apportant un bref répit aux tympans martyrisés de Douglas. Il avait vu Nathalie glisser quelques mots à l'oreille de William, qui avait opiné, l'air pas si convaincu que cela. La jeune femme s'était alors éloignée en direction des toilettes, proches de la sortie, en lançant un regard appuyé à Douglas. Il avait reçu le message cinq sur cinq et s'était empressé de la rejoindre discrètement tout en surveillant William du coin de l'œil. L'héritier avait recommencé à gigoter au son des subwoofers qui s'étaient réveillés, un peu comme un ours qui se balance d'une patte sur l'autre, dans ce qu'il pensait probablement être une danse particulièrement sexy.

Douglas avait alors disparu au détour du couloir menant à la sortie. Nathalie l'y attendait, impatiente.

— Je n'en peux plus de ses mains baladeuses ! Et en plus, il pue ! Raccompagne-moi, s'il te plaît. J'en ai marre.

— Allons-y. Tout cela commence à me fatiguer.

3

Déclat n° 2 – 1^{er} janvier 2025

– Mon Dieu! C'est quoi, cette odeur?

C'est pire qu'une alarme de réveil!

Le hurlement fut suivi d'un véritable séisme sur le lit, accentué par le matelas à eau dont Douglas avait toujours refusé de se séparer. Tout jeune déjà, il avait développé une faiblesse lombaire que seul ce type de literie avait été à même de soulager. En revanche, quelques séparations houleuses s'en étaient suivies, notamment Deborah, son premier véritable crush à la fin de ses études. Pas de chance : elle était sujette au mal de mer.

En parvenant difficilement à décoller la paupière droite, il parvint à marmonner.

– Quelle heure est-il, Nathalie?

– Je ne sais pas qui est Nathalie, moi, c'est Naomi! Et ce n'est pas l'heure, le problème! C'est cette odeur de... de mer... aaaaah! C'est quoi ce monstre?

Quatorze kilos de fourrure ronronnante atterrirent doucement sur le lit, accompagnés d'un *mrrraawww* guttural. Mister Poops, qui s'était planqué à l'arrivée du couple, venait de se manifester en se frottant vigoureusement au visage de son colocataire, ou, plus exactement, son esclave personnel. Naomi pouvait clairement discerner les poils qui volaient dans tous les sens.

Douglas prit le temps de se redresser tout en ouvrant péniblement son deuxième œil.

– Tu ne crains rien, c'est Mister Poops, mon Maine coon.

Puis il entreprit de gratouiller le sommet du crâne du félin. Le ronron, assez discret jusque-là, augmenta instantanément d'une dizaine de décibels. L'animal était d'un gris profond rayé de bandes plus claires. Ses longues oreilles pointues étaient coiffées d'aigrettes presque noires, un peu comme chez un lynx. Sa queue touffue dressée, il fixait Naomi d'un œil jaune scrutateur. Douglas se crut obligé de continuer ses explications devant la mine horrifiée de la jeune femme.

– Il fait toujours ça le matin. Enfin, ça et... attends deux secondes.

Complètement réveillé, maintenant, Douglas se leva dans un glougloutement peu engageant du matelas, empoigna le chat qu'il retourna dans ses bras, en le tenant comme un nouveau-né, le ventre en l'air, puis il fila vers la cuisine, laissant Naomi médusée, plantée, nue au milieu de la chambre.

Elle l'entendit ouvrir deux fenêtres, puis un raclement suivit, qui dura quelques secondes, relayé par le *clap* d'un couvercle de poubelle qui se referme. Graduellement, la puanteur commença à s'estomper pour finir par disparaître, à moins que ses récepteurs olfactifs ne se soient peu à peu acclimatés. Elle avait lu quelque part qu'en cas de mauvaise odeur, il fallait respirer profondément pendant un certain temps pour saturer lesdits récepteurs. Cela suffisait, semblait-il, pour surmonter la gêne occasionnée.

Elle profita de l'absence de Douglas pour se rhabiller prestement avant d'aller le retrouver dans la cuisine, assis sur une chaise, les genoux squattés par la grosse boule de poils.

– Euh... je crois que je vais rentrer, maintenant.

– Déjà? Tu ne désires pas grignoter quelque chose avant? Je peux te faire un thé ou un café, si tu veux.

– Non merci, vraiment. Je... je ne supporte pas les chats. En plus, je suis légèrement allergique à leurs poils.

– En réalité, l'allergie vient de la salive qu'ils laissent sur leur fourrure et...

Elle ne lui laissa pas le temps de continuer.

– Je sais, mais... laisse tomber, tu veux bien ?

– On s'appelle, alors ?

– Euh... je ne sais pas si c'est une très bonne idée. C'était très bien, toi et moi, mais je crois qu'il vaut mieux nous en tenir là. Et... si tu pouvais rester discret à la boîte, ça m'arrangerait.

Douglas se contenta d'opiner, pas plus malheureux que cela malgré le râteau qu'il venait de se prendre.

Une de perdue... une de plus de perdue.

La réflexion débile lui arracha une sorte de gloussement qui coïncida avec la porte de l'entrée qui se refermait sur Naomi. En lui-même, il ne put s'empêcher de s'interroger sur son incapacité à retenir une femme. Tout semblait démarrer normalement, et puis, très vite, celle-ci se lassait. Dans le cas de Naomi, c'était son record personnel. Sa vie était-elle trop terne ? Pas assez romantique, peut-être ? Et pourtant, il ne négotait pas sur les week-ends en amoureux, ou encore les escapades gastronomiques dans des lieux plus ou moins insolites. Comme le dernier restaurant de Londres où il avait emmené Jennifer. Il s'appelait *Dans le noir*, en français dans le texte. Le concept était pour le moins original, puisqu'on y mangeait à l'aveuglette. Cela permettait, d'après eux, de profiter pleinement des saveurs sans être parasité par l'environnement. Il s'était amusé comme un petit fou, Jennifer un peu moins. Elle avait toujours été méfiante avec la nourriture. L'effet psychosomatique ne s'était d'ailleurs pas fait attendre, puisqu'elle avait été malade toute la nuit. Le romantisme de la situation était donc passé par la fenêtre.

Pour Naomi, le chat avait été le catalyseur, mais Douglas ne doutait pas que leur relation, née sur un malentendu, était vouée à l'échec dès le départ. Elle s'était servie de lui pour échapper aux griffes de William et il s'était bien volontiers laissé faire. Un *deal*, en quelque sorte, où chacun des deux avait trouvé son compte, le temps d'une nuit. Peut-être aurait-il pu ou dû insister pour qu'elle reste, mais l'argument du chat lui avait semblé imparable, sur le moment. Et, pour être totalement honnête, il n'avait pas eu très envie de faire des efforts.

Malgré tout, Douglas se demandait ce qui ne tournait pas rond chez lui. Était-il trop froid ? Pas assez ? Pourquoi tous ses collègues de travail étaient-ils en couple, alors qu'il était incapable de garder une nana plus de quelques mois ?

Physiquement, il y avait bien pire que lui : un mètre quatre-vingt-cinq, plutôt svelte et sportif, il avait même échappé au nez proéminent de son paternel. Le visage était régulier et encadrait deux yeux noisette. Quant à ses cheveux, ils étaient sa fierté. Noirs et épais, Jennifer adorait passer sa main dedans, s'extasiant sur leur aspect soyeux. Alors, qu'est-ce qui n'allait pas ?

C'est à ce moment précis que son portable sonna.

– Bonne année, frérot ! Tu t'es bien amusé hier ?

Décidément, Charlotte n'en ratait pas une. Toujours la première à mettre les pieds dans le plat !

Charlotte était sa petite sœur, plus jeune que lui de presque dix ans. Une blondinette à l'énergie débordante, toujours prête à tout. Cela lui avait valu pas mal de déboires, tant sur le plan sentimental que professionnel, mais elle avait une facilité extraordinaire à rebondir tout en trouvant du positif dans toute situation, fût-elle catastrophique. Il n'avait toujours pas mis le doigt sur ce qui pouvait l'abattre plus de cinq minutes. Elle était temporairement célibataire et, aux dernières nouvelles, travaillait comme vendeuse chez Foyles³.

Il se contenta d'une réponse neutre.

³ – La plus grande librairie de Londres.

– Bof, tu sais, c’est toujours plus ou moins la même chose : champagne hors de prix et petits fours décongelés. Et du concombre, tout plein de concombre.

– Dans le Gherkin, c’est plutôt normal, non ? T’as conclu avec Naomi ?

– Ma parole ! Tout le monde était au courant sauf moi !

– Évidemment, idiot ! J’en ai parlé à plusieurs de tes collègues. Il y a des paris sur le jour.

– Eh bien, ils peuvent s’arrêter de parier ! Et, attends... comment connais-tu mes collègues ?

– Pourquoi ? T’as pas conclu ? Et pour répondre à ta question, une fille a bien le droit d’avoir ses petits secrets, non ? Affaire classée. Donc, pour en revenir à nos moutons, t’as pas conclu, c’est ça ?

– Non... enfin si, mais c’est terminé.

– Déjà ? T’as été si nul ?

– Non, enfin, je ne crois pas. En réalité, elle voulait éviter William.

– Le gluant ? Pas étonnant. Et ?

– Et je l’ai ramenée à l’appartement, mais ce matin, elle a été réveillée par Mister Poops. Je crois que c’est mort.

– Pourquoi ? Il est adorable.

– Elle a dit qu’elle était allergique. Mais en réalité, je crois qu’elle n’avait pas vraiment envie de rester avec moi, c’est tout.

– Je suppose. Et tu vas faire quoi, maintenant ? Rester au pieu et te morfondre ?

– Que veux-tu que je fasse d’autre aujourd’hui ? Personne ne travaille à la boîte. T’as une autre idée ?

– Ne bouge pas. J’arrive.

Il essaya bien de l’en dissuader, mais elle avait raccroché. Tel qu’il connaissait sa sœur, il était certain qu’elle avait déjà quitté son appartement. Elle habitait du côté de Camden Town : il ne lui faudrait guère plus d’une demi-heure pour sonner à sa porte.

Les romans, c’est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

.5 extraits

ROMAN NOIR

Sylvain Ansoix

Destroy Summer

Rien à perdre, rien à espérer, No Future still alive...

Ancienne figure du punk, Nico vit désormais à Béton-sur-Mer. Il y tient un bar devenu le dernier refuge des oubliés, dans une station balnéaire en pleine gentrification. Sa santé vacille. Son fils lui échappe.

Et la ville efface peu à peu tout ce qu'il a été.

Jusqu'au jour où un cadavre est déposé devant sa porte.

Le passé ne disparaît jamais. Il attend son heure.

Entre polar social et roman de désillusion, Destroy Summer dresse le portrait d'un homme qui refuse de rentrer dans le rang, quitte à tout perdre. Un texte tendu, lucide, traversé d'un humour féroce, où la transmission nourrit la vengeance.



<https://www.nco-editions.fr/boutique/destroy-summer.html>

Chapitre 1

Le gratteux avait le teint pâle et la gueule d'Orelsan après trois nuits blanches. Le bassiste et le batteur s'échangeaient des regards de travers, comme deux types coincés dans un ascenseur en feu. Chacun accusait l'autre de flinguer le tempo, ce foutu tempo qu'ils n'avaient jamais vraiment su tenir. Nico se pencha en avant, les cheveux plaqués de sueur, et balança les dernières mesures de son vieux tube, le seul, l'unique. Quelques applaudissements épars s'élevèrent, aussi fatigués que lui. Le concert tirait sur sa fin, comme un match nul sans panache. Personne n'était sorti vainqueur. Sa peau blanche comme un linge brillait sous les projecteurs. Il avait dû s'arracher pour garder le cap au milieu du foutoir. Ses tripes se nouaient. Sa tête tanguait. Il n'aurait jamais dû dire oui pour ce plan. Ça payait, ouais, mais les festivals, c'était pas son délire. Il esquissa un vague signe vers le public aviné à la Kro tiède et aux merguez en plastique. Puis il balaya la fosse du regard. Une seconde. Un éclair. Il crut reconnaître une silhouette. Une ombre du passé. Merde... qu'est-ce qu'elle foutait là ? Il esquissa un dernier sourire de façade. Puis il fila, côté cour ou côté jardin, il n'avait jamais su, pour rejoindre les loges. Des algécos géants où l'on pouvait se doucher, enfiler des fringues propres et tirer sa révérence. Devant la glace murale, il contempla sa gueule. Les rides s'étaient étalées comme des fissures sur un mur décrépit. Ce n'était pas vraiment raccord avec l'image d'un chanteur punk. « No Futur », qu'il gueulait quand il avait vingt ans. Connerie monumentale.

La jeunesse, il se répétait que c'était un état d'esprit. Mais les dégâts étaient bien réels, et ça ne pardonnait pas. Il aurait dû raccrocher avant. Quand sa tronche tenait encore la route. Il arracha son T-shirt trempé, fit couler la douche. L'eau tiède glissa sur ses tatouages passés de mode, charriant la crasse et la sueur. Il resta planté là, les yeux fermés, jusqu'à ce que la fatigue

l'emporte. Puis il attrapa une serviette rêche, s'essuya à la va-vite, et replongea son regard dans la glace embuée. Le reflet lui renvoya une version brouillée de lui-même, moitié homme, moitié fantôme. Un coup sec résonna contre la cloison métallique.

– Deux minutes, vieux.

Il enfila son jean trop large, son T-shirt noir élimé, ses baskets fatiguées. Alluma une clope en douce, tira deux bouffées et l'écrasa dans le lavabo. Dehors, les fans piaffaient, persuadés que le rock ne mourrait jamais.

Il sourit, mais cette fois sans illusion. *No Futur*, mon cul. Il balança ses frusques de scène dans le sac, rafla son badge ALL ACCESS et fila vers l'espace VIP en esquivant les parasites.

Le barman, un gamin avec un mulot à la Mel Gibson époque Mad Max (ça le gonflait grave, ces références capillaires aux années quatre-vingt), lui fit signe d'approcher.

– Y'a une meuf qui prétend vous connaître. Elle poireaute dans le salon.

– Elle t'a dit autre chose ?

– Non, rien. Mais elle est vraiment canon pour une vieille. Vous la connaissez, sérieux ?

Putain, oui. Son ex et accessoirement son imprésario. Il ne connaissait qu'elle. Elle s'accrochait à lui comme une sangsue. Vingt ans plus tôt, il descendait à peine d'un avion, lessivé par une tournée en Europe de l'Est, quand elle lui était tombée dessus comme une mouche sur du fromage. Elle manageait un groupe de variété encore plus tocard que le sien.

Elle lui avait promis monts et merveilles en découvrant qu'il savait encore pondre des chansons accrocheuses, un peu débiles, dans la veine de celle qui lui avait offert sa demi-célébrité.

Manageuse le jour, amante la nuit. Un *deal* bancal, et leur histoire avait tourné au carnage. Il se rongea un ongle, traversa le salon VIP et planta ses pompes devant Charline.

– Tu me pistes ?

– Tu rêves. J'ai mieux à faire que m'occuper de ta carcasse.

Ça démarrait sec. Elle levait à peine le masque.

– Un problème ? tenta-t-il

Elle se tourna lentement.

– Tu n'as rien à me dire ?

– À quel sujet ?

– À toi de voir.

Elle savait. Cette punaise avait toujours ses antennes branchées. Elle se leva et l'entraîna dans le van de la tournée. Derrière eux, le carré VIP brillait sous les néons, refuge des soiffards à moitié dissous dans l'alcool. Les mecs cherchaient un dernier verre avant de grimper dans un bus pour la prochaine date. La route, au début ça l'avait fait marrer. Maintenant ça le fatiguait plus qu'autre chose. Il n'avait plus qu'une hâte. C'était de rentrer à la maison et d'en finir avec cette conversation.

– Bon, okay. J'ai un cancer des cordes vocales. J'allais t'en parler mais...

– Depuis quand tu le sais ?

– Deux semaines.

– Et tu continues à hurler comme un con ? T'es cinglé.

– Punk un jour, punk toujours.

Elle plissa les yeux. Une manière comme une autre de planquer ses émotions derrière des poses.

– Je vais te filer l'adresse d'un spécialiste. J'ai pris un rendez-vous en urgence. Et tu mets un terme à cette dinguerie.

– Mais merde, c’est tout ce que je sais faire. Je peux encore...

– Tu peux plus rien, pauvre tache. Tu vas te casser la voix pour de bon. Et vu tes cotisations, la retraite tu peux l’oublier. T’as pas les moyens, Nico. Alors arrête de jouer les immortels et obéis. T’as un gosse, je te rappelle. Même si t’as souvent été aux abonnés absents, il compte sur toi.

Elle ouvrit la porte du Renault et détourna le regard. Pas question de croiser les larmes du vieux fou. Nico avait vécu pour le rythme, frappadingue du binaire, avant de piger qu’il était passé à côté du reste. Charline, elle, vivait pour la thune. Ramener la caillasse, élever leur fils. C’était une pragmatique de première bourre. De retour dans son appart à Béton-sur-Mer, au-dessus du rade acheté avec ses droits d’auteur (merci, SACEM chérie), il rembobina son cinoche perso. Le cœur au bord du crash. Il revoyait la foule des Francos, compacte, hystérique, son nom projeté en lettres de feu sur la pochette des vinyles. Mais derrière, toujours, l’ombre de Timéo. Sa progéniture. Dix-huit ans qu’il grandissait en arrière-plan, témoin muet des concerts, des tournées, des nuits de dérive. Un gamin qui avait appris à attendre, à se contenter de miettes de présence, comme si son père appartenait plus à la scène qu’à lui.

Cette nuit-là, il tenta de s’endormir. Mais sans cacheton, c’était mission impossible. Il resta allongé, les yeux plantés dans le plafond, comme coincé dans un mauvais remake de film pour insomniaques, le genre de navet diffusé sur une chaîne câblée à trois heures du mat. Le corps épuisé, mais la tête en surchauffe.

Le lendemain, l’âme en charpie et le cerveau en compote, il traîna ses pompes jusqu’à Montpellier. Dans le train, il matait l’écran de son portable, vérifiait l’adresse en boucle, comme s’il cherchait à repousser l’échéance. Quand il pénétra dans le hall flambant neuf de la fac de médecine, il eut l’impression d’entrer dans un monde qui n’était pas le sien : carrelage étincelant, murs trop blancs, silence climatisé. Tout semblait lisse, aseptisé, sans une aspérité où accrocher ses souvenirs. Cancer et chimio à tous les étages. Faites tourner l’info. Nico eut la tentation de se barrer, d’oublier cette histoire de maladie. Le déni lui collait à la peau. Mais il était trop tard pour faire demi-tour. Une hôtesse souriante l’installa sur un canapé design. L’endroit suintait le bon goût. En fond, une musique d’ascenseur. La totale.

Il sortit son casque, lâcha les décibels des Sex Pistols avec leur nouveau braille. Ça cognait assez fort pour lui faire oublier un instant ce qu’il était venu chercher ici.

La fille pianota sur son ordi, revint avec un sourire XXL. Nico coupa le troisième morceau et retira le casque.

– Je vous reconnais. Vous êtes le chanteur des Piranhas. Je vous ai vu aux Déferlantes. Vous assuriez.

– Si vous le dites.

– J’étais avec mon frère. C’est plus son trip que le mien... mais vous avez foutu le feu.

– Content de l’apprendre.

Elle marqua un silence, planta ses yeux dans les siens.

– Vous avez peur ?

Il eut un rictus.

– Le médecin va confirmer ce que je sais déjà. Il est bon au moins ? demanda Nico.

– C’est un crack dans son domaine. Il va vous proposer une solution... s’il en existe une.

Nico la fixa. Cette fille lui plaisait. Directe, sans fioritures. Le cœur serré, le cerveau en vrac, Nico entra dans la pièce. Un jeune barbu en blouse blanche l’attendait.

Je vais flinguer mon gagne-pain, pensa-t-il.

Il tituba jusqu’au fauteuil en faux cuir et s’y laissa tomber. Le spécialiste ouvrit un dossier, sans lever les yeux.

– Vous êtes musicien, c'est ça ?

Nico hochait la tête.

– Fumeur ?

– Comme tout le monde.

– Chez vous, ça a laissé des traces. Les examens sont clairs. Cancer des cordes vocales, déjà bien installé.

Nico sentit ses tripes se tordre. Pas besoin de dessin, le type n'avait pas pris l'option tact et empathie à la fac.

– Il reste quoi ? demanda-t-il.

– Radiothérapie. Chimio si nécessaire. On va tenter de freiner.

Freiner. Pas guérir. Et sa voix, son putain d'instrument, déjà à moitié enterrée. Deux heures plus tard, la nuit écrasait Montpellier. Nico franchit les grilles de l'hôpital. Service de cancérologie. Réputé, disait-on. Le meilleur du coin.

Couloirs interminables, odeur de désinfectant. Une infirmière l'accueillit avec un sourire professionnel, presque rassurant, puis le guida jusqu'à sa chambre. Le lit était confortable. Normal dans un service de pointe. Nico s'y laissa tomber, yeux fixés au plafond, comme si le matelas voulait l'engloutir. Un vertige le prit. Le souk complet sous sa caboche. Il se cramponna aux draps. Les phrases du toubib continuaient de danser sous ses yeux.

Cancer des cordes vocales.

Radiothérapie quotidienne. Six à sept semaines.

On peut associer une chimio. Plus lourd, plus d'effets secondaires.

Si ça ne suffit pas : chirurgie. Laryngectomie totale. Fin de la voix.

Nico ferma les paupières. Chaque mot tombait comme un coup de massue.

Chapitre 2

Ils avaient promis : deux semaines et tu ne sentiras plus rien.

Ils n'avaient pas menti. La morphine faisait le taf, anesthésie totale. Ça circulait dans ses veines comme une rivière tiède, le soulevant à peine du sol. Flottement.

Au début, la douleur l'avait plié en deux. Maintenant, il encaissait les doses massives sans broncher.

Une poignée de cheveux glissa le long de sa nuque. Dommage collatéral. Il s'en foutait. L'esthétique, c'était pour les vivants. Et puis son crâne avait de la gueule. Il se disait même qu'il ressemblait au type de Midnight Oil. Comment il s'appelait déjà ? Perrett ? Un truc comme ça.

Dans les clips, il avait parfois un drôle de chapeau.

Voilà ce qu'il voulait devenir : un mec en panama.

Charline, vieille garce. Tout est de ta faute. Il faut toujours un coupable. Personne n'est innocent. C'était le blaze d'un groupe ça ? Il ne savait plus. Tout ce qu'il voulait c'était rentrer à la maison.

Puis, dormir.

Dormir.

Il s'abandonna dans les bras de ce trafiquant de rêves, Morphée.

Il l'aspira direct dans un cauchemar récurrent.

Métro Châtelet-Les Halles. Couloirs interminables.

Les néons grésillaient comme des insectes malades.

Il avançait en zigzag, l'ombre de sa bande collée aux talons. Ils foutaient le boxon, ricanements acides.

Les passants s'écartaient, yeux baissés. Comme s'ils sentaient l'orage.

Le carrelage puait la pisse et l'humanité poisseuse.

Ils carburaient aux amphét'. Pure saloperie.

Le cœur qui bat trop vite. Le cerveau qui s'enflamme.

Un manège sans frein.

Des Kro qui explosent sur le bitume.

Des slogans balancés à la bombe : No Pasaran.

La course-poursuite avec les condés, ou les skins. Même combat rock.

Les Clash dans les veines, Strummer en étendard.

Helno, ses chicots brisés, son sourire fendu.

Le gros François planqué derrière son étal de boucher.

Nico émergea.

L'hôpital. Hyper clean. Trop de blanc. Trop de silence.

Un décor qui lui crachait au visage après la crasse de ses rêves.

Il pinça la peau de son bras, fine comme du papier jauni, rongée par la chimie.

Toujours vivant.

Mille entailles font une cicatrice. Mille souvenirs refont une mémoire.

Alors ouais, il pouvait s'en aller tranquille. Enfin presque.

Le sommeil le reprit, coincé dans son lit d'hosto. Mauvais karma. Bad trip. Les années quatre-vingt qui remontent. Stalingrad, pas la bataille, la station. Barbès, Pigalle. Sortie de métro, plongée directe dans la nuit écarlate. La température culminait à trente degrés. Devant les bars, des types luisants mataient les jupes trop courtes des gamines.

Il cherchait Béatrice. Disparue depuis dix jours. On l'avait vue traîner place Blanche. Une pute l'agrippa contre un kiosque fermé. Il la repoussa en grommelant.

Au bout de la nuit, son regard croisa un néon bleu : Police. Mauvaise idée, il le savait. Mais la seule qui lui restait pour retrouver sa pote.

Épuisé, la crête en charpie, il gravit les marches de ce temple minable dressé à la gloire des forces de l'ordre.

Derrière le comptoir de l'accueil, un brun dégarni moustachu — sosie fatigué de Gérard Jugnot dans *Pinot simple flic* — se tourna vers son collègue, l'œil vitreux, l'haleine chargée au Ricard.

– C'est quoi ce déchet qui rampe vers nous ?

– Encore un pédé camé.

– Ici c'est pas les Restos du Cœur. Dégage-moi cette merde.

Le flic alcolo franchit la distance en trois enjambées et repoussa Nico d'un revers de main, comme un mendiant qui pue trop fort.

– Je cherche une amie..., lança le punk.

– Ouais ? Ben passe une annonce.

– La dernière fois qu'on l'a vue, c'était par ici.

– Si tu savais le nombre de putes qui s'évaporent dans la nature...

– Mais ce n'est pas une...

– C'est ça, ouais. Et moi je suis Mère Teresa. File, maintenant. Sinon ta sale gueule va faire connaissance avec ma pogne.

– Elle s’appelle Béatrice. Mais tout le monde dit Béa.

– Barre-toi, je te dis.

Il balança une bourrade à Nico et referma la porte d’un coup sec. La police française, quoi. Nico s’affala sur les marches du commissariat. Sortit son paquet de tabac cabossé. Roula une clope avec des doigts tremblants. Première bouffée, aspirée comme si sa vie en dépendait. La fumée lui râpa la gorge. Au moins ça calmait le vide. Mais pas l’absence de Béa.

Il l’avait rencontrée dans un squat du dixième, là où tout se passait : la picole, la musique, le sexe. Pas toujours dans cet ordre.

Il avait craqué pour cette blondinette du Nord. Elle débarquait de chez les Ch’tis avec ses joues pleines, sa gouaille et un accent à couper au couteau. Héritage de ses parents, des Polaks de chez nous, usés jusqu’à l’os dans le bassin minier.

Nico vacilla. Par une trouée au-dessus des néons qui pourrissaient la ville, il distingua des millions d’étoiles. Elles lui firent penser à Béa, ses yeux clairs plantés dans la nuit. Toujours à chercher plus haut, plus loin. Elle avait ce genre de lumière qu’on ne retient jamais assez longtemps. C’était ce type de fille trop tendre pour être civilisée. Avec sa copine Suzie, elle faisait les quatre cents coups aux quatre coins de Paname. Il les revoyait dévaler le boulevard Saint-Michel, minijupes et Doc Martens, bras levés comme des reines de bitume. Elles braillaient des slogans inventés sur le trottoir, défiaient les keufs d’un doigt d’honneur avant de se planquer dans un rade. Deux folles furieuses qui faisaient de la ville un terrain de jeu. Béa riait si fort qu’on aurait dit qu’elle avalait le soleil. Il se redressa, les genoux en feu. Chaque pas lui sciait les nerfs un peu plus. Dans sa caboche, impossible de faire le vide. Une mélodie s’accrochait, tenace comme une sangsue.

Des bribes de mots venaient se coller dessus :

*La nuit bouffe nos cœurs,
la boue colle à nos peaux,
le bonheur, foutaise intégrale.*

Puis ça vrillait, façon punk déglingué :

*J’embrasse tes cicatrices,
j’crache sur la police,
et si l’amour existe,
qu’il me casse les dents !*

Un refrain bancal tournait en boucle, comme un disque rayé dans son crâne :

*Ouais ouais ouais,
la nuit est sauvage,
elle engloutit nos amours,
comme des chiens sans collier.*

Il trébucha sur le bateau d’un trottoir. Son cerveau en ébullition redescendit de quelques degrés. Il s’étala de tout son long et resta le cul par terre. Les minutes s’égrenèrent comme ça.

Un taxi cabossé pila devant lui. Derrière le volant, un black ouvrit la vitre et lança :

– Hey, mec, tu me remets ? C’est Aliou...

Nico esquissa un sourire et lâcha l’adresse de son squat. Aliou prit les commandes, normal. Il lui devait bien ça. Le punk l’avait sorti d’un sale plan, une histoire avec un client récalcitrant. Un type trop nerveux, prêt à sortir un cran d’arrêt pour une course impayée. Ça avait dégénéré sur le trottoir. Aliou se voyait déjà finir en charpie. Nico, lui, avait débarqué comme un chien fou. Trois coups secs, et l’autre avait filé sans demander son reste. Depuis, Aliou lui gardait une reconnaissance éternelle.

Dans le taxi bringuebalant, Nico osa :

– T’aurais pas croisé Béa ?

Aliou secoua la tête. Non. Mais il connaissait quelqu’un qui savait tout. Khaled, le couscoussier de la rue des Martyrs. Une mémoire vivante du quartier. Nico se maudit de ne pas y avoir pensé plus tôt. Aliou proposa aussitôt de l’y déposer. Une fois sur place, le Kabyle le briefa vite fait. Radio Khaled, toujours au courant. Béa et Suzie avaient été vues avec Roberto, une petite frappe du périph. Le type jouait au mac avec deux-trois filles dans le secteur de la Chapelle, changeait son cheptel comme on change de clope.

Putain... qu’est-ce qu’elle foutait avec ce mec ? Nico s’écroula sur une banquette, yeux clos, lessivé. Quand il les rouvrit une demi-heure plus tard, Farida, dingue de raï, confirma l’info du roi du couscous. Elle ajouta que Roberto s’était mis au porno. Des VHS à la chaîne, paraît que ça rapportait. La rumeur parlait d’une superproduction avec deux frangines, bientôt dispo sous un titre évocateur : Punk Porno Show.

Whaou. Ça le dégoûtait vaguement, mais au moins il savait. Restait l’essentiel : où se planquait Béa ?

Il lâcha à Farida :

– L’adresse du pornocrate ?

Elle griffonna deux mots, lui glissa le papier, puis s’éclipsa comme une ombre.

Trois heures du matin. Roberto Lozano franchit le seuil d’un immeuble de la rue de Chartres. Chemise hawaïenne, sourire relax du type qui sort d’une bonne soirée. Le hall empestait l’urine et le graillon de pizza froide. Il traversa le palier sans broncher, prit l’ascenseur et poussa la porte de son appart comme un roi de pacotille rentrant au palais.

Il allait refermer quand Nico surgit. Un coup d’épaule sec, brutal. Roberto bascula en arrière et s’écroula sur le carrelage du couloir.

Nico se planta devant lui, le pied prêt à lui broyer sa gueule de faux jeton.

– Qu’est-ce que tu me veux ?

– Béa... où est-elle ? demanda Nico.

Roberto se redressa sur les coudes. Le bâtard retrouvait de l’allant.

– Béa ? Je connais pas de Béa. Des filles, j’en mets tous les jours dans mon pieu.

– Une blondinette, avec un accent de l’Est.

Roberto eut un sourire carnassier.

– Ah... mais oui. Je vois très bien. Elle avait... comment dire... un charme particulier. Je l’ai confiée à un Amerloque. Avec son petit accent, son air fragile... elle devrait faire fureur à l’écran.

Nico encaissa. Béa s’était barrée, l’avait jeté comme un vieux chiffon au fond d’une corbeille. Il revit ses cheveux blonds briller dans la nuit, et ça lui déchira le cœur. Ce faisant, Nico desserra son étreinte sur Roberto. Son pied glissa de la poitrine du mac. Celui-ci se redressa d’un bond, les yeux chargés de haine. Il sortit la main droite de sa poche. Un Colt brillant dans le creux.

Nico, d’instinct, se jeta sur ce poing qui voulait l’abattre.

Deux coups claquèrent.

La poitrine du mac éclata dans une gerbe rouge.

– Putain... je l’aimais, cette meuf.

Nico s’endormit en sanglotant, vidé. Trois quarts d’heure plus tard, il émergea de son cauchemar. La silhouette d’Aliou lui rappela que ce n’était pas un rêve : c’était bien sa vie de merde. Le chauffeur de taxi avait déjà épongé les dégâts. Restait à enrouler le cadavre dans un vieux tapis. Ils le scellèrent avec un bout de ficelle crasseuse.

Les odeurs épicées de la rue de Chartres se mêlaient à la chaleur moite du quartier. Ils n'y prêtèrent pas attention, trop concentrés à tirer le cercueil improvisé jusque dans le coffre du taxi, trente mètres plus loin.

Barbès roupillait. Le silence était d'or. Juste une benne à ordures qui râlait au bout de la rue.

Épuisés, ils tournèrent le dos au quartier. Aliou déposa Nico devant son squat et fila balancer le corps. Bye bye Roberto. Un aller simple pour la Seine, lesté comme il faut.

Nico s'injecta une dose de cheval, cadeau de son dealer, puis glissa dans son walkman une K7 des Washington Dead Cats. Le son crade lui labourait les tympans. Il rêvait de gueuler comme eux, d'effacer sa nuit dans un pogo de fortune. Le lendemain soir, alors qu'il répétait avec trois clampins mal accordés, il repéra deux types – vingt, trente balais – en blousons de cuir, cheveux courts, penchés vers Rico, qui faisait office de barman.

Il le désigna d'un coup de menton. Les deux hommes vinrent s'asseoir sur le bord de l'estrade-scène et le dévisagèrent, l'air affable. Affables. Ils le resteraient. Comme le juge qui, dans sa tête, le condamnerait à dix ans, comme sans doute les matons de Fleury, comme les autres taulards de la centrale où il s'imaginait déjà croupir. Aucun doute : c'étaient des flics venus le cueillir à la sortie de la répète. Il ferma les yeux, essaya de se perdre dans la musique pendant quelques secondes. Puis descendit de l'estrade, marcha droit vers eux et se planta devant les deux types, mal assis sur des chaises de camping.

– Voilà. Je suis à vous.

...

Les romans noirs / polars, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

.5 extraits

S.F.

Jean-Michel Philibert

Le Chamane du monde

Récits de l'Après-Histoire – Tome 3

Les nouvelles bases du monde d'après

« La vie est en perpétuelle évolution. C'est même sa caractéristique principale. Sans cesse, elle doit s'adapter à son environnement, communiquer avec lui, trouver des informations, agir sur lui. En agissant, elle évolue encore, car elle développe de nouvelles capacités. Si l'évolution n'est pas possible, si l'environnement n'est plus propice à la vie, alors elle disparaît. Provisoirement. [...] Lorsque la vie doit évoluer brutalement, et que les conditions y sont favorables, alors l'évolution devient mutation. » Dans ce troisième volume des Récits de l'Après-Histoire, Jean-Michel Philibert décrit un univers où l'Humain a réalisé ses rêves les plus fous. Mais du rêve au cauchemar, il n'y a qu'un pas.

<https://www.nco-editions.fr/boutique/le-chamane-du-monde.html>



Prologue

« Le gladiateur **Aoki** est emprisonné, attendant de revenir un jour, peut-être. La **Ligue de la Foi** a fini par le vaincre et rien n'a pu l'empêcher de conquérir le monde des Hommes. Les restes de la civilisation encore aux mains des **Zans**, Ceux qui restent, ont eux aussi fini par succomber. Mais la dernière guerre est inévitable, et la Ligue est vouée à s'autodétruire.

L'épouse d'Aoki, **Ananda**, se cache dans les hauteurs les plus inaccessibles du monde. Gardant les plus précieux secrets, et espérant que l'Humanité pourra un jour en profiter. Chacun a son rôle à jouer, et le sien était d'écrire le livre de **Choden**, Grand Livre de l'Humanité, afin que la barbarie et l'ignorance ne soient pas totales.

Sa fille, **Reva**, a grandi en sagesse et en expérience, et a pris la tête de l'Ordre féminin de la Ligue de la Foi. Défiant l'Ordre masculin, elle a l'espoir de former les Sœurs qui sauront guider les Hommes sur un autre chemin que celui de la terreur et de la souffrance.

Son demi-frère, **Amar**, le fils de **Lisa**, a repris la voie du combat pour empêcher l'ombre noire de s'étendre tout à fait sur le monde.

Le projet des **Exilés** a échoué. Ceux qui voulaient quitter la Terre ont vu s'exaucer leurs plus folles espérances, avant de se détruire dans de nouveaux conflits. Les **Pirates**, armés par la Ligue de la Foi, ont enfin été exterminés. De rares survivants reconstruisent une existence différente sur des mondes lointains.

Et moi, première Conscience quantique, j'ai ramené la femme **Neela** et ses compagnons rejoindre les Terriens. Elle et l'homme **Colan** sont un autre espoir pour l'Humanité. Il ne me reste plus qu'à parcourir l'Univers dans le grand vaisseau **Skoron**. Grâce à **Ultimedia**, je compte rechercher les miens. »

(Journal d'**Alètheia**)

Première partie

Aoki

1 – Toûllé

« En ce quatre mille trois cent vingt-sixième
jour terrestre de voyage, j'ai enfin rencontré
la première Conscience quantique. »
(Journal d'Alètheia)

Et vint le temps. Vint le moment où Aoki s'éveilla. Il avait dormi d'un long sommeil de quinze années, déjouant les artifices de son geôlier. Il avait supprimé la souffrance et le désespoir d'une captivité à la cruauté sans nom. Il savait que nombre de ses compagnons des cellules pénitenciaires individuelles avaient sombré dans la folie. Seule une centaine d'entre eux avait eu la force de conserver leur raison, avec son aide. Et avec celle d'Ananda, son épouse, si lointaine physiquement mais si proche par la pensée. Le toucher mental d'Ananda avait permis à l'ancien gladiateur de garder l'espoir d'un jour libérateur.

Et ce jour était venu. Le jour était venu de se libérer des liens de *solamétal*¹ et du complexe enchevêtrement de capteurs et de diffuseurs qui maintenait en vie les corps enfermés dans les sarcophages de *solaglass*². Aoki, aidé de son épouse, avait délicatement perverti la technologie de la *Fraternité Noire*³. Et touché mentalement l'esprit de tous les prisonniers. Il avait échoué avec beaucoup d'entre eux, ceux qui avaient délibérément choisi la folie pour échapper à l'horreur de leur captivité. Ceux-là étaient morts, à présent. Mais Aoki avait réussi à stimuler et encourager ceux qui avaient accepté son aide et résisté à la terrible obsession du temps.

Ses compagnons avaient courageusement attendu le jour promis par Aoki, fortifiés par l'espoir de la liberté et de la résistance à l'oppression. Forts des connaissances incommensurables accumulées dans leur ADN par les Frères. Aoki, lui, avait également accumulé dans le sien la totalité de la connaissance humaine. Des millénaires de savoir abrités dans l'ADN d'un seul homme. Et ce savoir était désormais disponible à chaque instant pour l'ancien combattant, habitué à lutter dans une arène où chacun n'essayait que de survivre un peu plus longtemps que les autres.

Aoki avait survécu. À l'arène d'*Irina*⁴, au combat contre les soldats de la Fraternité et les gladiateurs transformés par la technologie des Frères, au terrible châtement de cette inhumaine captivité immobile décidée par Xi l'*Immortel*⁵. Il avait patiemment attendu le jour

1 *Solamétal (le)* : alliage léger et inaltérable.

2 *Solaglass (du)* : verre très épais.

3 *Fraternité Noire (la)* : nom familier de la Ligue de la Foi.

4 *Irina* : cité de réfugiés où Aoki a connu sa première arène, jusqu'à l'âge de 15 ans.

5 *Xi l'Immortel* : le chef suprême de la Ligue de la Foi.

où ses compagnons seraient suffisamment forts pour accepter la mission qu'il leur confierait. Celle d'enseigner et de propager le *Shinsetsu-do*⁶, la voie de la délivrance. Au fur et à mesure que son ADN absorbait leurs connaissances, il leur transmettait télépathiquement le message de savoir et de lumière, celui de l'amour et de la bienveillance, celui, enfin, de l'énergie créative et libératrice. Tout l'inverse du projet de la Ligue de la Foi, fait de souffrance et d'ignorance.

Et, patiemment, il avait forgé avec eux l'emblème du Shinsetsu-do. Le cercle où s'entremêlent le noir de l'Ombre, le blanc de la Lumière, et le bleu de l'Amour.

Patiemment, il avait affiné ses sens physiques et développé de nouveaux pouvoirs. Il avait déjà éveillé en lui le sixième chakra, celui qui permet de se nourrir d'air et de soleil. Son bulbe rachidien régissait désormais sa circulation sanguine et sa respiration. Sa nuque se nourrissait du fluide vital de l'Univers. Mais son septième chakra s'était à son tour éveillé, et son troisième œil avait pris la place forcée par l'*Implant*⁷, en lui permettant la vision universelle. Il avait ainsi appris à faire circuler l'énergie vitale en lui, en remplaçant le gaz carbonique par l'oxygène. Son *Ki*⁸ en était littéralement décuplé. Son corps éthérique était tellement concentré en énergie qu'il en était visible pour tous les dormeurs, autour de lui, comme une enveloppe lumineuse de tout son corps.

Ne restait plus qu'à briser les liens de solamétal, ce matériau inaltérable et indestructible forgé par les derniers savants humains.

– *Il est temps, mon amour, tu peux te libérer...*

La voix d'Ananda était dans sa tête comme un baume réparateur. Combien de fois l'avait-elle ainsi encouragé, soutenu, consolé de son triste sort ? Quinze années durant, ils avaient construit ensemble une intimité d'esprit qui ne s'effacerait jamais. Il sourit.

Il ne lui fallut qu'un infime effort.

Lorsqu'il se redressa, il ne s'étonna pas de l'obscurité. Il avait depuis longtemps pris l'entier contrôle du système qui emprisonnait les corps et envahissait les esprits, qui maintenait en vie, sous perfusion, les savants rebelles *Kimagure*⁹, dont la Fraternité Noire n'avait plus besoin que comme réceptacle. Délicatement, patiemment, avec l'aide d'Ananda, son esprit avait infiltré les mécanismes complexes, désactivé les impulsions extérieures, et assuré lui-même la survie des captifs.

Il activa les mécanismes qui assuraient autant l'éclairage qu'une tiède chaleur, et regarda autour de lui. C'était immense. La salle mesurait plusieurs arènes, tant en longueur qu'en largeur. Le plafond en était presque aussi haut, piqué de *luminers*¹⁰. Sur toute la surface du sol s'alignaient des rangées de sarcophages, dont la partie supérieure était de solaglass blindé, à l'intérieur desquels on devinait des silhouettes humaines. Ils étaient reliés par un ensemble de tuyaux à des machines placées à intervalles réguliers. Il y avait là des milliers de sarcophages.

Il s'étira longuement, tout en contemplant la salle autour de lui. Longtemps il avait cru y passer l'éternité, dans le désespoir et l'ennui infini. Quinze années d'immobilité forcée, consciente et douloureuse, auraient pu détruire le corps robuste et l'esprit aiguisé. Heureusement, Ananda avait été là, et il avait forgé son courage au feu de leur amour. Il fit quelques pas, maladroitement, et attendit que sa formidable énergie eût irrigué le corps à présent plus vieux de quinze années.

6 *Shinsetsu-do (le) : l'art martial créé par Aoki, la voie de la bienveillance ; c'est à la fois une méthode de combat semblable au Karaté, et un art de vivre sans violence, comme l'Aïkido.*

7 *Implant (l') : dispositif foré dans le front des gladiateurs pour les rendre dépendants de la volonté des Joueurs.*

8 *Ki : énergie universelle.*

9 *Kimagure (les) : Capricieux, scientifiques ; après avoir servi la Ligue de la Foi, certains se sont révoltés contre elle ; groupe de scientifiques dont certains sont restés sur Terre, et d'autres ont choisi l'Espace.*

10 *Lumière (un) : éclairage.*

Tout aussi patiemment, et avec une plus grande encore délicatesse, il avait touché les esprits, rassuré et motivé ses compagnons de captivité. Depuis longtemps déjà, il aurait pu se libérer et s'évader de cette prison enfouie sous des immensités glacées. Mais il avait choisi de rester avec eux, jusqu'à ce qu'il estime que tous soient prêts. Prêts à s'évader, à affronter le froid et l'absence de nourriture. Aoki avait accumulé suffisamment de force vitale pour que la centaine d'êtres humains, femmes et hommes, rejoigne des terres plus accueillantes, et essaime dans les dernières communautés humaines.

Car Aoki savait que le monde qu'il avait connu était presque vide d'Humanité.

Il savait par Ananda que la Fraternité Noire s'était épuisée dans sa guerre avec les *Zans*¹¹, Ceux qui restent, que les Cités de réfugiés s'étaient peu à peu vidées, que même les camps de travail, les terribles *Kwanlisos*¹², avaient connu révoltes et massacres en masse. Le fragile pouvoir qui restait aux Frères n'était plus que l'ombre de la domination mondiale dont ils rêvaient. Aoki savait aussi que son propre fils, Amar, le demi-frère de leur fille Reva, avait pris la tête d'une armée de gladiateurs et menait la guerre contre les Frères. Et que Reva enseignait en propageant les enseignements contenus dans le Livre de Choden, écrit par Ananda sous la dictée du vieux Maître disparu. Ananda, elle, sillonnait les mers sur un immense voilier mû par une énergie nouvelle.

Alors, mobilisant la presque totalité de son Ki, il fit sauter les liens de solamétal de ses compagnons. Avec une infinie douceur, il ôta les enchevêtrements de tuyaux qui approvisionnaient les corps et évacuaient les excréments. Il savait la douleur que subissaient les captifs, pour l'avoir lui-même connue lorsqu'il s'était libéré des siens. On avait déchiré les corps, perfusé pour en dériver toutes les fonctions naturelles, et pour en recycler les fluides. Pénétré bouches, nez, anus, urèbres. Des injections avaient protégé les organismes des risques d'infection, de maladie et de phlébite. Un liquide avait goutté lentement sur les pupilles afin de les hydrater. Des capteurs avaient été introduits par trépanation dans les crânes.

En même temps, l'esprit d'Aoki parlait et rassurait.

– Voici enfin le jour de notre liberté, chers Compagnons. Ne craignez pas les épreuves qui vous attendent, car elles sont nécessaires à la mission que vous avez acceptée. Vous enseignerez à l'Humanité le message du Shinsetsu-do. Compagnons, il est temps désormais de traverser l'Ombre qui est en nous, et de cheminer vers la Lumière. Propagez et enseignez la Mathématique que je vous ai transmise, celle de la Loi de l'Attraction. Soyez prêts à vous défendre avec l'art martial que je vous ai enseigné, mais ne donnez jamais la mort, excepté pour sauver votre vie. Ne cherchez pas de routes, car elles n'existent plus. Oubliez le confort que vous avez connu, car il ne reviendra pas. Soyez votre route, suivez le chemin qui vous guide. Ne craignez pas ceux que vous rencontrerez, et saluez-les comme je vous l'ai enseigné : les bras tendus et les mains ouvertes, le *Konnichiwa*¹³. C'est le symbole de l'être humain, capable à la fois de descendre dans l'Ombre ou de monter vers la Lumière. Et propagez et enseignez l'image ternaire : le bleu de la Terre, le noir de l'Eau et le blanc du Soleil. Plus, moins et mieux. Passé, présent et futur. Propagez et enseignez, enfin, l'Art de l'Écriture, pour que les générations qui vous succéderont puissent à leur tour propager et enseigner. Allez, Compagnons, saluons-nous et partez. Mon fluide vital vous protégera d'une chape qui vous mettra à l'abri du froid et de la faim. Adieu, mes chers Compagnons...

– Adieu ? dit l'un d'eux.

11 *Zans (les)* : Ceux qui restent, gouvernement mondial formé sur les restes des pays d'avant la Catastrophe.

12 *Kwanliso* : camp de travail.

13 *Konnichiwa* : salut inspiré du geste instinctif d'Aoki dans l'arène d'Irina, où il manifestait sa volonté de ne plus combattre.

– Oui, il est nécessaire pour vous que je reste encore immobile, ici, dans ces terres glacées. Et lorsque je saurai que le dernier d’entre vous est à l’abri, je pourrai à mon tour suivre mon chemin.

Ainsi fut fait. Lentement, péniblement, les corps s’extirpaient des froids sarcophages de métal. Tous portaient de longs cheveux, et les visages masculins s’ornaient d’épaisses barbes. Aoki les accueillait un à un, promenant sa large stature dans toute la salle. Il fut un temps où sa taille était inférieure à celle de toutes les autres. La transformation de son corps en avait accéléré la croissance. Mais pas effacé sa laideur, son visage massif, son front fuyant, son nez large et épaté, et son absence de menton. Le bourrelet osseux surmontant les orbites dissimulait toujours des yeux couleur d’eau d’une prodigieuse acuité. Les cheveux, touffe de paille brun roux, se prolongeaient par des poils vigoureux courant sur le cou. Le corps était prodigieusement puissant, et les épaules larges, le torse bombé, les mains à six doigts, larges et épaisses, témoignaient d’une force étonnante, qui, ajoutée à ses exceptionnelles capacités de tacticien, avait fait d’Aoki le gladiateur le plus redouté de toutes les arènes. Et même après de si longues années d’immobilité, sa musculature s’était encore développée, fruit de ses intenses efforts de concentration.

Pourtant, son apparence témoignait d’une telle douceur que son côté farouche n’apparaissait qu’à peine.

Ses compagnons, en revanche, témoignaient de la vaste variété de l’espèce humaine. Femmes ou hommes, il y avait des peaux noires, blanches ou métissées. Beaucoup avaient le cheveu noir et l’œil bridé comme par le soleil, d’autres encore le poil blond et l’œil inspiré du bleu de la mer. Aucun ne s’effrayait de l’apparence d’Aoki, y compris des vestiges du combat, ces cicatrices qui balafrèrent son corps. Ils s’étaient depuis longtemps forgé une image mentale de celui qui les délivrait. Tous se mouvaient avec lenteur, réapprenant avec difficulté à utiliser un corps immobilisé depuis si longtemps. Mais le fluide vital d’Aoki faisait des merveilles.

Longs furent les effusions et les regrets, et puis la joie de la liberté prit à son tour chacun des anciens captifs. Ils se séparèrent, avec le prolongement secret du Konnichiwa : jambes écartées et mains levées pour que les doigts étendus touchent la ligne du haut de la tête, afin que le centre des membres étendus soit le nombril, et former ainsi dans le corps le sixième triangle équilatéral.

Long fut pour Aoki le temps où toute son énergie se consacra entièrement à la survie de ses compagnons. Il s’installa à la surface, dans un paysage gris et glacé, sur une terre presque stérile, dans la solitude et la communion des esprits avec Ananda.

Et puis vint Toûllé.

2 – Junrei-sha

*« Désormais, j’ai accès à la connaissance totale. »
(Journal d’Alètheia)*

Aoki ouvrit les yeux. Il se sentait beaucoup mieux à présent. Les jours passés avaient été longs et douloureux. Pour fabriquer la chape mentale qui protégeait ses Compagnons, il avait placé son corps en stase, réduisant au minimum ses propres besoins physiques. Malgré sa robustesse, il avait peu à peu senti l’épuisement le gagner. Puis l’inconscience était venue. Il n’avait que le vague souvenir que quelqu’un déplaçait son corps. Avec difficulté. La masse

corporelle de l'ancien gladiateur devait dépasser celle de deux hommes en bonne santé. Il avait senti la chaleur et le réconfort, et puis s'était abandonné au sommeil.

Il observa, et la mémoire des connaissances humaines lui fournit la réponse. Il savait où il se trouvait. Il était dans une de ces maisons de la saison froide, des huttes de terre pour l'hiver. Les habitations de la saison chaude sont des *tupiit*, des tentes en peau, avec des pierres pour lester les bords de la couverture de la tente. L'archéologie des maisons d'hiver révèle qu'elles sont partiellement creusées dans le sol. Les murs sont constitués de grosses pierres. Le bois flotté ou des os de baleine sont utilisés pour la charpente supérieure. Une couverture en peau ou des blocs de tourbe sont assemblés sur cette charpente pour former le toit. Les maisons sont généralement de forme circulaire ou carrée. Au milieu de l'espace de vie principal, les archéologues trouvent parfois des dalles de pierre verticales. C'est là que se trouve le *qulliq*, une lampe en pierre. L'arrière de l'espace de vie principal est constitué d'une plateforme surélevée qui sert de couchage. Plus hautes que le sol, les plateformes de couchage sont un peu plus chaudes que l'espace de vie principal. La plupart de ces maisons d'hiver possèdent de longs passages dans lesquels il faut ramper pour pénétrer à l'intérieur. Ces passages étroits sont creusés à une plus grande profondeur que le plancher principal, afin d'éviter que ne pénètre dans la maison l'air plus froid de l'extérieur. Une petite pièce circulaire, attenante à l'espace de vie principal, permet de cuisiner.

Cette hutte n'était pas constituée d'os de baleine, les dernières baleines s'étaient éteintes. Et le toit n'était pas fait de peau, mais d'une voûte usée de *plastisol*¹⁴. Elle était pourtant bien inspirée de celles des premiers Inuits du Territoire vert.

– Bonjour, *Junrei-sha*¹⁵.

Aoki sursauta. Rares étaient les êtres humains capables de s'approcher de lui sans être détectés par son ouïe exacerbée. Il tourna la tête. Un homme venait d'entrer dans la pièce. De petite taille, il avait les yeux bridés et les pommettes hautes des Inuits. Vêtu d'un informe manteau à l'indéfinissable tissu fatigué et crasseux, il paraissait cependant habité d'une intense lumière intérieure. On n'aurait pu dire quel âge lui donner, car la peau de son visage était finement craquelée par le froid et le soleil. Mais aussi par de petites tâches bleuâtres. Il souriait. Et ce sourire, sur sa bouche presque édentée, était profond et chaleureux.

Et comment connaît-il mon nom secret ?

– Je suis heureux de ton retour. Je t'ai veillé très longtemps, depuis que je t'ai recueilli près de la base. J'ai eu de la peine à te ramener chez moi, cela m'a pris plusieurs heures. Tu es fort et vigoureux, mais ton corps était près de s'éteindre. Alors je t'ai veillé et j'ai pris soin de ton souffle. J'ai su que ton esprit était pur, et qu'il ne contenait pas d'âmes étrangères. Tu n'as plus mangé d'animaux depuis si longtemps que nul esprit n'est venu te tourmenter. Tu n'as plus tué d'hommes depuis si longtemps qu'aucun n'est revenu se venger. Nous, Inuits, croyons que toute chose, animal ou humain, possède un esprit, et que ces esprits perdurent après la mort. Ainsi, tuer un animal est comme tuer un homme. Et une fois l'esprit du mort libéré, il est libre de se venger. Il faut alors l'apaiser en respectant les coutumes, en évitant d'enfreindre les tabous et en pratiquant les rituels. Mais toi, *Junrei-sha*, je n'ai eu qu'à veiller sur toi.

Un chamane...

– À présent, je vais me restaurer, car j'ai jeûné pour te veiller. Je n'ai pas comme toi la faculté de me nourrir de la lumière...

¹⁴ *Plastisol* : plastique formé à partir du dioxyde de carbone (CO₂).

¹⁵ *Junrei-sha* : le nom secret d'Aoki que lui a donné Choden.

Il sait cela aussi...

– Repose-toi, tant que tu le voudras. Et rejoins-moi ensuite. Je m'appelle Toùllé.

L'homme sourit à nouveau, et s'éloigna dans la petite pièce de cuisine. Aoki resta seul avec ses pensées. Toùllé... La base... Il savait à présent où il se trouvait. Ananda lui avait appris que le Territoire vert avait été ravagé une ultime fois dans la guerre pour sa possession. La rivalité entre trois puissances nucléaires avait donné naissance à des bases aériennes ou des camps secrets dissimulés sous la banquise. Un bombardier s'était même autrefois abîmé dans l'océan Arctique, tout près de là. Il transportait quatre bombes nucléaires, dont trois furent pulvérisées contre la banquise ou tombèrent en mer. L'une d'elles ne fut jamais récupérée. Des centrales nucléaires flottantes avaient été créées, et des routes maritimes s'étaient ouvertes dans les glaces fondues. Tous étaient avides des prodigieuses richesses naturelles du Territoire vert. Mais la nature avait détruit leurs installations, et la Grande Guerre avait définitivement mis un terme aux ambitions. La fonte des glaces avait peu à peu mis au jour les vestiges de la guerre froide et ceux de la dernière guerre. Ainsi, c'était ici que Xi l'Immortel avait construit la vaste salle aux sarcophages où il emprisonnait ses opposants...

Quant à Toùllé, il avait pris le nom de cet ancien endroit à présent dépourvu de vie. C'était donc un chamane. Mais Aoki savait que les derniers chamanes inuits avaient disparu depuis longtemps.

Le cosmos inuit n'était régi par personne. Il n'y avait pas de figures divines maternelles ou paternelles. Pas de dieux, pas de punitions éternelles dans l'au-delà, tout comme il n'y avait pas de punition pour les enfants ou adultes. Dans la société inuite, le rôle principal du chamane était de conseiller chacun et de rappeler à tous l'obéissance aux rituels et tabous, afin d'apaiser les esprits que lui seul pouvait voir et contacter. Il n'était pas le chef, mais le guérisseur des blessures physiques comme des tourments de l'esprit. Il offrait des conseils et invoquait les esprits. Il pouvait aussi les combattre ou les éloigner. Son rôle était d'observer, d'interpréter et d'encourager. Les chamanes n'étaient pas choisis : on les pensait nés avec les capacités qu'ils montreraient au fur et à mesure qu'ils grandiraient. Il existait, parmi les chamanes, une hiérarchie selon le degré d'instruction et les compétences. Certains accomplissaient de grands vols chamaniques pour rendre visite aux esprits responsables de la pluie et du beau temps, ou exploraient le fond de l'océan pour apaiser la Maîtresse des animaux marins, ou encore voyageaient jusqu'aux Pays des Morts.

L'apprentissage était long d'une dizaine d'années, pendant lesquelles le futur chamane s'éloignait périodiquement des hommes, dans l'intérieur des terres, afin de poursuivre son initiation et acquérir des esprits auxiliaires. Il avait l'interdiction de travailler le fer ou de consommer le phoque. Il subissait en secret une série d'épreuves pour que son esprit parvienne à se libérer de son corps et afin que des êtres surnaturels deviennent pour lui des alliés, qu'il pourrait à l'avenir invoquer à la demande, converser avec eux et bénéficier de leur assistance. Mais cette longue initiation représentait une expérience à ce point effrayante et douloureuse que de nombreux candidats renonçaient en cours de route. Le novice devait subir l'épreuve de la faim et de la soif, du froid et des intempéries, et surtout celle de la solitude en devenant la proie des attaques d'esprits monstrueux. L'étape la plus redoutable était celle où il devait, par trois fois, endurer sa propre mise à mort suivie d'une résurrection.

L'Ours et le Morse se chargeaient le plus souvent de cette mise à mort.

Ainsi, au terme d'un long et austère apprentissage, complété par cette ultime mise à l'épreuve, le chamane possédait d'exceptionnels pouvoirs. Devenu omniscient, il possédait les dons de divination, de clairvoyance, d'ubiquité. Il pouvait déplacer des objets, défaire des

nœuds dans les courroies, faire trembler les tentes, mettre en mouvement le tambour lors des séances chamaniques avec les mains liées dans le dos. Il pouvait rappeler un être à la vie ou, au contraire, aidé de ses esprits auxiliaires, s'emparer de l'âme d'un autre et le faire mourir. Il y avait parfois des rivalités ou des jalousies entre chamanes.

Sa connaissance totale fournissait à Aoki la plupart des réponses aux questions qu'il pouvait de poser. Mais pas toutes :

De qui Toùllé a-t-il reçu son initiation ?

Il rejoignit le petit homme. Celui-ci avait fini son maigre repas, constitué de galettes de *soreibato*¹⁶. Aoki devina qu'il avait dû les récupérer dans la base. Quelle solitude devait-être la sienne ! Il eut un élan de reconnaissance pour son sauveteur :

– Bonjour, Toùllé. Merci de m'avoir recueilli. Je te dois la vie. Et tous ceux que j'ai libérés également. À présent, je sens qu'ils sont tous sains et saufs. Leur mission peut commencer.

Le petit homme eut un nouveau sourire, et invita Aoki à s'asseoir près de lui.

– Je suis certain que sans moi tu aurais survécu. Mais tu n'aurais pas connu ton destin. Tu es un pèlerin, Junrei-sha, c'est bien cela que signifie ton nom secret ?

Aoki acquiesça. Le petit homme reprit :

– Tu es là, assis devant moi, et ton corps formidable mesure plusieurs fois le mien. Tu es presque invulnérable, et tu peux te passer de nourriture et d'eau, car tu les fabriques avec l'énergie inépuisable dont tu disposes. Tu possèdes des connaissances dont je n'ai pas même l'idée, et tu communique par la pensée avec les autres humains. Je suis bien incapable de tout cela. Et pourtant, observe ce que je peux te faire...

Aoki sursauta. Soudainement, la vue venait de lui être ôtée, un noir absolu envahit son esprit, et un froid glacial eut raison de sa légendaire accoutumance au froid. Il frissonna et puis tout redevint normal. Devant lui, Toùllé ne souriait plus.

...

Les romans s.f. / fantasy, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

¹⁶ Soreibato (le) : galette protéinée, sorte de viande artificielle fabriquée par la Sara.

.4 illustration

JYG. ^{PM}

picture maker

Jean-Yves Grand réalise la totalité des couvertures et des mises en page des livres édités par n'co éditions.

Il travaille sur la base d'illustrations à plat, et de photomontages.

contact

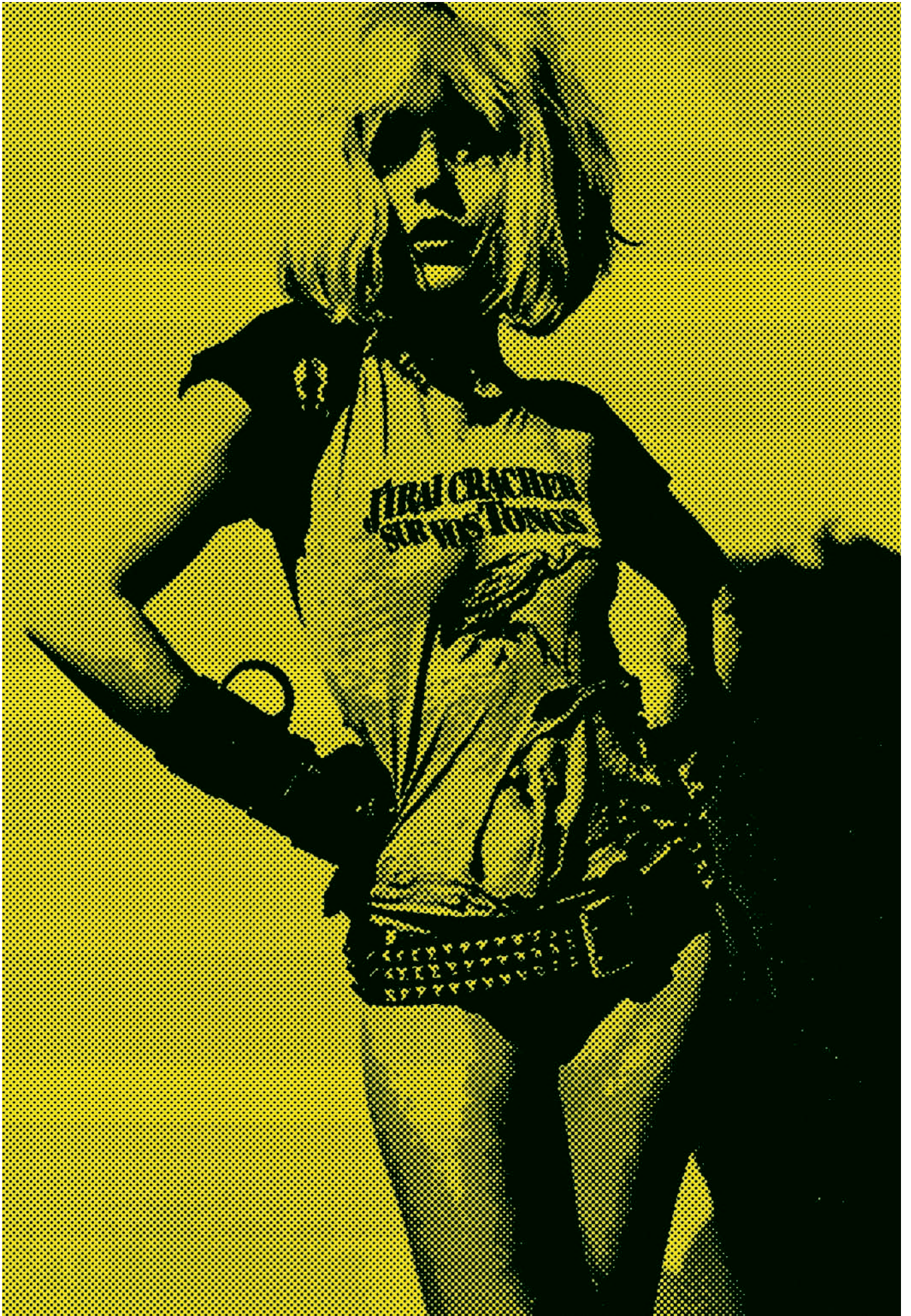
grand.jean-yves@orange.fr

nco-editions@orange.fr













n'co
éditions

synergiques
et viennoises

proposez vos manuscrits
vous êtes forcément n'compatible...

la liberté de ton,
une charte graphique attrayante,
des collections originales

/ polar / noir / s.f. / fantasy / bio / ...

3 formats de lecture

/ ROMAN

Raconter toutes les histoires...

/ COURT

Savourer les menus plaisirs...
Une collection de nouvelles et des concours.

/ PULP

Réinventer le roman de gare...
Une collection de textes courts.

Tous les ouvrages imprimés
et en epub de n'co édition
sont disponibles à l'achat sur
<https://www.nco-editions.fr/>

... en commande partout
et chez nos libraires partenaires

n'co éditions
Les Pokotos
3, rue de la Charité
38200 Vienne



Lucioles
13, place du Palais
38200 Vienne



Le refuge des mots
Centre Commercial LIDL
38150 Salaise sur Sanne



Le coin des livres
9, rue Sainte Marguerite
07430 Davézieux



Librairie de Paris
6, rue Michel Rondet
42000 Saint-Étienne



Imagin'à lire
8, place du Général de Gaulle
38440 Sain-Jean-de-Bournay



Librairie Forum
5, rue Michel Rondet
42000 Saint-Étienne



Leclerc Saint-Clair-du-Rhône
Route de Condrieu
38370 Saint-Clair-du-Rhône



Super U Annonay
50, avenue de l'Europe
07100 Annonay



FNAC Annonay
49, avenue de l'Europe
07100 Annonay



FNAC L'Île d'Abeau
ZAC des Sayes, 8 Rue des Sayes
38080 L'Île-d'Abeau

n'co édition est membre de



Auvergne-Rhône-Alpes
et de



Le webzine de n'co éditions
Avril 2026

Directeur de la publication : Jean-Yves Grand
Ce magazine numérique n'est pas destiné à la vente.
Fichier pdf disponible sur www.nco-editions.fr

n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
SARL au capital de 8000 € - RCS VIENNE 419876073
nco-editions@orange.fr
www.nco-editions.fr

